

TEXTE SACRE ET LIVRE ABSOLU: TRADUCTION D'ÂME ET / OU DE REFLEXION

Foudil DAHOU

Rencontre de deux esprits, contact de deux langues, l'opération traduisante est le no man's land entre le logos et le mythos, la fusion de l'écrit et de l'oral ; un compromis entre le compris et l'exprimé.

Egalement au-delà de l'équilibre à réaliser entre le comprendre et le sentir, l'opération traduisante est la résultante d'un trivium : interprétation, sens, pensée, que négocie la double fonction du langage sous-tendue par la dualité linguistique.

Celle-ci recompose, dans chaque tentative de traduction, l'identité aussi bien du traducteur que du traduit pris dans l'affrontement linguistico-culturel constamment renouvelé : traduction d'âme ou de réflexion alors ?

La question est légitime car entre l'âme et la réflexion, entre le Texte Sacré et le Livre Absolu, le traducteur doit faire son choix premier en toute conscience et lucidité, accepter son rôle : Sisyphe ou bien Phœnix ?

La traduction, une synthèse de modèles linguistico-culturels d'identification en concurrence.

Quel point commun pourrait-il exister entre Texte Sacré et Livre Absolu sinon celui affirmé d'un langage proclamé idéal ?

La dimension religieuse du Texte Sacré et la dimension littéraire du Livre Absolu représentent un vaste mouvement de pensée qui construit la réflexion critique autour d'une pratique de traduction apte à transposer, en un projet cohérent et explicite, deux contenus de sens et de forme des plus particuliers.

Paradoxalement, le lien unissant Texte Sacré et Livre Absolu réside dans leur divergence caractéristique : le premier est « réel », le second « mythique ». Le propre du premier est d'être ; celui du second à être.

*« C'est pourquoi [nous l'avouons dès l'abord] toutes les explications données seront toujours nécessaires mais non pas suffisantes ».*¹

On nous reprochera, ici, sans doute un « certain manque » de cohérence dans le développement de nos idées, mais notre approche se voulant éclectique et globale nous sommes excusables dans la mesure où nous tentons de concilier présuppositions socioculturelles et prolongements psycholinguistiques pour aborder la traduction tant dans sa dimension didactique que dans sa dimension pédagogique.

Notre attitude répond paradoxalement et surtout à un besoin impulsif de réflexion qu'engendre la traduction dans sa réalité pratique sinon dans sa praxéologie.

*« (...) Le matériau avec lequel joue le traducteur ne possède pas les mêmes caractéristiques plastiques que le matériau pétri par l'auteur ».*²

L'intérêt particulier d'une telle « vérité » est de nous inciter à nous interroger sur ce remarquable phénomène de création collective qui ne manque pas de se manifester dans cette rencontre de deux esprits participant intimement à la genèse d'une œuvre.

Au-delà de la sublimation première de ce contact ingrat de deux intellects en confrontation, celui de l'auteur et celui du traducteur rapprochés par une relation au risque ; entre les deux se retrouve néanmoins cette volonté d'aider la création à émerger comme moyen de communication entre les hommes, comme mise en commun réfléchie du pouvoir des mots en réponse aux « problèmes » d'énonciation de deux personnalités unies par le lien de l'écriture.

Mais parce que « *savoir ce qu'est un livre, c'est d'abord savoir comment il a été lu* »,³ et que par ailleurs tout écrit pose des problèmes d'interprétation psychologique, morale, philosophique et esthétique notamment dès le moment « (...) où la formulation d'un signifié ne va pas sans une recherche au niveau du signifiant, où l'acte d'écrire est aussi un acte d'écrivain »,⁴ il convient de se demander si, dans son apport personnel à l'œuvre, le traducteur n'est pas un véritable co-auteur.

Acceptable pour le Livre Absolu, l'idée est irrecevable pour le Texte Sacré la nature de l'auteur étant totalement différente : certainement idéale toutefois humaine dans le premier cas, elle participe du divin dans le second. D'où également le caractère transcendant du message divin à saisir autrement que par l'intermédiaire d'un langage insuffisant, serait-il poétique.

Dès lors, qu'elle soit d'âme ou de réflexion, d'âme et de réflexion, la traduction est toujours, selon le mot de R. Escarpit, une trahison créatrice : « *trahison parce qu'elle place l'œuvre dans un système de références (en l'occurrence linguistique) pour lequel elle n'a pas été conçue, créatrice parce qu'elle donne une nouvelle réalité à l'œuvre en lui fournissant la possibilité d'un nouvel échange littéraire avec un public plus vaste, parce qu'elle l'enrichit non simplement d'une survie, mais d'une deuxième existence* ». ⁵

Si le Livre Absolu s'en accommode, ce dernier aspect est inconciliable encore une fois avec le caractère divin du Texte Sacré. Celui-ci n'admet ni ne reconnaît une telle vulgarisation de sa substance dans un langage impropre. Chaque langue se proclamant d'origine divine, le problème semble résolu ; il est loin de l'être dans la mesure où il ne s'agit pas de partager la même croyance mais bien plutôt de posséder une conception commune de la même croyance. En d'autres termes, il s'agirait de dépasser l'obstacle des représentations qui sont différemment perçues comme limites insignifiantes ou fondamentales.

Il est vrai que « [ne pouvant] restituer que ce que l'on a assimilé auparavant », ⁶ l'opération traduisante convie à l'engagement dans l'écriture, à un investissement profond de la fonction émotive fondée essentiellement sur l'interprétation.

Sachant qu'« interpréter, c'est retrouver l'intentionnalité originelle d'une pensée dans sa subjectivité et par rapport à une tradition qui constitue son intersubjectivité », ⁷ nous comprenons pleinement le « désarroi » de l'opération traduisante face à « l'inadéquation entre l'idée et la façon dont elle est exprimée ». ⁸

Valéry élude consciencieusement le problème en rejetant toute idée de lecture légitime étant donné qu'« (...) il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur. Quoiqu'il ait « voulu dire », il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun se peut servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre ». ⁹

Même si elle concerne davantage proprement le Livre Absolu, cette conception de la chose est par trop simpliste « (...) comme si pour traduire il suffisait de comprendre le texte de départ et à partir du seul sens de réécrire un texte dans la langue d'arrivée ». ¹⁰

Le Livre Absolu aura beau être « le réceptacle de tous les langages et dont la création équivaldrait à la parole première aux origines du monde », ¹¹ il n'en reste pas moins que l'un des axiomes les plus importants de la traduction réside dans ce seul tête-à-tête : celui du traducteur et de l'auteur qui sauvegarde son indépendance de pensée.

Loin d'être « (...) un esclave qui se moulerait sur le corps de son maître pour en reproduire la forme (...) », ¹² le traducteur repense le sens de chaque élément de l'œuvre ; « le sens [étant] une relation et cette relation [enveloppant] chaque sens dans un nouveau sens » ¹³ dont la force participe d'une herméneutique génératrice de relations nouvelles qui échappent à toutes les conventions.

En participant à l'élaboration, à la construction de l'œuvre, le traducteur se soumet aux « (...) deux grands modes de l'expérience humaine : objective – intellectuelle et subjective – affective ». ¹⁴ Néanmoins, une nuance fondamentale surgit : l'expérience du traducteur face au Livre Absolu est à situer dans une dimension intermédiaire entre le transitif et l'intransitif ; face au Texte Sacré elle est purement intransitive le message divin ne menant pas à un sens étant sens plein lui-même.

Cette expérience profonde est enracinée dans « la virginité intellectuelle » ¹⁵ du traducteur si bien que tenter d'approcher le Texte Sacré revient à produire un discours sur et non pas reproduire son discours.

Le traducteur et l'auteur ne sont toutefois pas en concurrence mais en synergie ; il s'instaure entre eux une aide à la construction de la cohérence de la signification. Notamment parce qu'il existe justement une différence dans la façon de construire les connaissances d'une langue à l'autre. Et qu'à ce titre, l'interactionnisme serait une solution appropriée à cette nouvelle pédagogie communautaire de la traduction.

Cette interaction permettrait l'éclatement du cadre pédagogique traditionnel en vue d'une collaboration structurée qui fonde l'autonomie du traducteur.

Celle-ci n'est ni une forme certaine d'indépendance ni l'équivalent de ce « être livré à soi » mais cette compétence ou capacité à prendre une décision par soi l'auteur et le traducteur étant généralement en situation différée.

Pourtant, entre les deux partenaires, il devrait y avoir un rapprochement basé sur une pédagogie des échanges qui travaillerait à un pragmatisme tolérant dans le processus hypercomplexe de la traduction.

Encore une fois, toute expérience humaine obéit à une double activité dont les termes, inversement proportionnels en action, correspondent en fait aux deux pôles de cette même expérience : l'intellect objectif et

l'affectif subjectif qui régissent, entre autres, nos comportements langagiers et nos points de vue.

En effet « *le discours de l'Autre n'est pas neutre et pour bien le comprendre, il faut non seulement apprendre sa langue mais aussi partir à la recherche des implicites qui s'y sont inscrits et interroger l'histoire et la tradition* ». ¹⁶

Des points de vue incompatibles peuvent alors surgir entre le fond de la pensée de l'auteur et le mouvement de transposition du traducteur. Pourtant, cela n'est que le signe de la saine intervention du traducteur en fonction des réinterprétations de ses lectures.

Car entre les textes difficiles et les idées ou expressions novatrices, le traducteur peut être l'espoir de l'auteur : « (...) il [sait] que tout ce qu'un écrivain peut espérer, c'est qu'il survive de son œuvre une part suffisamment forte pour qu'un écrivain futur puisse tirer d'elle quelques mots capables de consolider ou d'embellir quelque ancienne rêverie – ou un bonheur oublié ». ¹⁷

Néanmoins, cela n'exclut pas la diversité des points de vue contre l'uniformisation linguistique et pour une diversité à la fois linguistique et culturelle parce qu' « *écrire, c'est déjà traduire dans une autre langue* » ¹⁸ même si par ailleurs « *une langue n'est pas seulement un outil de création mais aussi de subversion* ». ¹⁹

Au-delà de cette subversion de la langue, il convient de se défier de la transparence même du langage qui pose le problème de la contradiction chez le traducteur et qui est d'abord celle de l'écrivain : « *j'ai tendance à penser qu'on est écrivain au moment où on écrit. Ça résout la contradiction entre être et faire* ». ²⁰

Ainsi entre les intentions de l'écrivain et les « fantasmes » du traducteur, une imagination en procuration qui échappe à toute docilité. « *Toute création se [voulant] fondamentalement contagieuse (...)* », ²¹ il est

bien entendu que l'écrivain respecte la liberté de création du traducteur.

C'est dire néanmoins qu'il existe une différence d'orientation de l'écriture que l'on pourrait traduire ainsi : « *je suis un mensonge qui dit toujours la vérité* ». ²² Même si le traducteur nie la part de création que contient son « œuvre », une part certaine lui revient dans la création littéraire étant lui-même co-auteur d'un mythe de l'écrit qui fonde l'écriture du Livre Absolu. Si bien qu'à la création de l'auteur, le traducteur mêle sa propre substance qui ne peut être évacuée « *d'autant plus qu'il [lui] appartient, quelle que soit [sa] place dans cette chronologie [des lectures], d'ajouter à [l'œuvre de l'écrivain] la part d'invention de sa propre lecture* ». ²³

Si cette démarche est spécifique au Livre Absolu, elle est tout autre pour le Texte Sacré qui soumet le traducteur au mythe inhibiteur, au complexe terrorisant de ne pas se sentir autorisé à traiter de l'écriture du Sacré.

En dernier ressort, le traducteur a conscience dans son acte de l'exigence d'une double activité dont il doit tenir compte : une activité de didactisation dont le corollaire est une activité d'axiologisation présentes dans « (...) *une réflexion générale qui tient compte des présupposés philosophiques et linguistiques de la traduction comme activité de communication et de mise en contact de deux langues* ». ²⁴

La didactique n'étant ni science ni technologie mais une praxéologie reposant sur l'ancrage socioculturel des langues, la traduction du Texte Sacré en particulier passe obligatoirement par la réconciliation de trois traditions essentielles comme sources de savoirs partagés : d'une part, les traditions gréco-latine et judéo-chrétienne ; d'autre part, la tradition arabo-musulmane.

Seule une lecture élaborée de ces trois traditions réunies permettrait au traducteur de dépasser l'obstacle majeur des barrières psychologique et sémantique. Evacuer l'une des trois en particulier, reviendrait à nier le premier principe opératoire du traducteur à savoir qu'« (...) *il est impossible d'accéder à la matière linguistique sans dominer les éléments culturels*

présents constitutivement dans les usages que les communautés font des mots ». ²⁵

Par ailleurs, comme activité de communication, la traduction convie à une approche didactique et pédagogique rationnelle du Texte Sacré, « *ainsi la communication prépare la voie à la création réfléchie, et cette pédagogie « active » fait naître un nouvel individu prêt à les analyser et à les utiliser plutôt qu'à les subir* ». ²⁶

Telle serait la position du traducteur du Texte Sacré et rêveur en force du Livre Absolu pour qui la langue adamique représente le logos par excellence : ce langage universel que la race humaine ait jamais élaboré.

Ainsi, entre traduction d'âme et traduction de réflexion, il se joue une partie d'esprit à l'équilibre fragile ; un équilibre métastable à deux équations : à partir de la logique d'un fond l'auteur trouve la réalité d'une forme ; à partir de la logique d'une forme le traducteur retrouve la réalité d'un fond.

Les deux démarches sont à la fois redondantes et complémentaires. Redondantes parce que le fond, l'idée, la pensée est une ; complémentaires parce que la forme, le style, la langue est multiple. Pourtant, entre les deux existe un lien intellectuel tissé de compréhension et d'interprétation qui fait qu'au-delà de cette relation au risque entre traducteur et auteur. L'intelligence de l'entreprise de traduction réunit deux esprits participant de la création : celle du Livre Absolu avec un « c » minuscule ; celle du Texte Sacré avec un « C » majuscule.

Au terme de nos considérations, la traduction nous apporte une riche consolation ; celle de nous dire que quelles que soient les Tours de Babel de notre époque moderne, quelles que soient nos préoccupations d'ordre intra, inter et transculturel à travers l'essence même du linguistique se réalisent les deux préceptes divins fondateurs : nous lire pour nous rencontrer.

Notes

¹ Notes de lecture.

² J. REDOUANE, *La traductologie, science et philosophie de la traduction*, OPU, Alger, 1985, p.144.

³ R. ESCARPIT, *Sociologie de la littérature*, Que sais-je ?, Coll. Le point des connaissances actuelles, 8^o Ed. Dahleb, 1992, p.112.

⁴ A. MIQUEL, *La littérature arabe*, Que sais-je ?, PUF, 2^o Ed., 1976, p.05.

⁵ R. ESCARPIT, op. cit., p.111.

⁶ M. BALLARD, *La traduction : de la théorie à la didactique*, Université Lille III, 1984, p.21.

⁷ Notes de lecture.

⁸ J. REDOUANE, op. cit., p.107.

⁹ P. VALERY in N. MARINIER, *Commentaire composé et explication de texte*, Ed. du Seuil, Coll. Mémo, 1996, p.04.

¹⁰ M. BALLARD, op. cit., p.22.

¹¹ R. ESCARPIT, op. cit.

¹² Notes de lecture.

¹³ P. GUIRAUD, *La sémiologie*, PUF, Coll. Le point des connaissances actuelles, Paris, 1971.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ M. BALLARD, op. cit., p.19.

¹⁶ P. LEVESQUE-MAUSBACHER in *FDM* n°318, nov. déc. 2001, (site internet).

¹⁷ H. BIANCIOTTI, « Rudyard Kipling, célèbre mais secret » in *Le Monde des Livres*, vendredi 21 sept. 2001, p.VI.

¹⁸ M. SVETAEVA cité par C. ROUSSEAU, « Beyrouth, diversité des langues » in *Le Monde des Livres*, vendredi 23 nov. 2001, p.VIII.

¹⁹ Ibid.

²⁰ M. RIO cité par P.- J. CATINCHI, « Ecrivains en fiction, l'écriture ou la vie » in *Le Monde des Livres*, p.II.

²¹ M. TOURNIER, *Le vol du vampire. Notes de lecture*, Mercure de France, Paris, 1982, p.11.

²² Ibid., p.16.

²³ Ibid., p.16.

²⁴ M. BALLARD, op. cit., p.23.

²⁵ M.C. ANASTASSIADI, « Le conte : pour apprendre aux débutants à communiquer » in *FDM* n°292, Hachette / Edicef, 1997, p.40.

²⁶ M. MARTIN, *Sémiologie de l'image et pédagogie*, PUF, Coll. Pédagogie d'aujourd'hui, Paris, 1982, p.11.